



Ci-devant "LE VRAI CANARD."

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, ..... 50 Cts  
 SIX MOIS ..... 25 Cts  
 LE NUMERO..... 1 Ct.  
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
 En face de l'Hôtel du Canada  
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XII

LES GROS OUVRAGES.

— Comment! madame, vous vous en allez? dit le père Matois; et mon mur?

— Fichez-moi la paix avec votre mur... j'en ai assez du métier de maçon! ça mure les mains! On ne m'y prendra plus à faire le maçon... à travailler dans du plâtre!...

Madame Flambart retourne au château, où elle conte sa mésaventure qui fait beaucoup rire les jeunes femmes, qui se moquent d'elle au lieu de la plaindre.

Mais le lendemain, deux autres paysans, auxquels Frédéric fait la leçon, se présentent au château pour avoir, l'un, un serrurier, l'autre, un charbon; cette fois, les villageois sont assez rudement éconduits, Cézarine leur dit:

— Nous laissons les gros ouvrages aux hommes, c'est bon pour eux. Mais, à nous, il ne faut demander que ce qui exige de l'esprit, de la finesse, du talent, de l'adresse, du tact et de l'imagination.



NOUVEAUX REGLEMENTS DES AUBERGES.  
 TERRIBLES TENTATIONS DES POLICEMAN.

— Alors, pourquoi que vous avez fait tambouriner que, chez vous, on ferait gratis tout ce qu'on avait l'habitude de faire faire aux hommes?

— Pourquoi êtes-vous assez bêtes pour croire tout ce que l'on tambourine?

XII

CES DAMES FONT UN JOURNAL.

Cette aventure a un peu refroidi l'enthousiasme des indépendantes. Après s'être vantées de pouvoir en tout remplacer utilement les hommes, elles se sentaient vexées de voir qu'il y avait bien des choses qu'elles n'étaient pas en état de faire, puis se disaient: «Après tout, c'est la faute de l'éducation qu'on nous a donnée; si l'on nous avait, toutes jeunes, appris la gymnastique et à grim-

per sur des échelles, nous serions capables d'être pompiers!»

En attendant que l'on soit parvenu à poser les bases de leur corporation. Madame Etoilé dit un matin aux indépendantes assemblées:

— Mesdames, au lieu de travailler sans cesse à nous faire un règlement, ce qui n'est pas chose facile, il serait bien plus urgent de nous occuper d'écrire un journal, dans lequel nous développerions nos idées nouvelles touchant la condition des femmes; en invitant toutes celles qui partageraient nos idées à s'entendre avec nous, soit par correspondance, soit par ambassadeur. Ce journal nous ferait connaître de toute l'Europe... peut-être même irait-il plus loin, on ne sait pas!... et je suis persuadée que nous aurions bientôt un nombre immense d'a-

bonnées. Cela nous ferait gagner de l'argent, et dans toutes les entreprises nouvelles, on n'en a jamais de trop!... souvent on n'en a pas assez!

Cette proposition est couverte d'applaudissements.

— Oui, oui, il faut faire un journal! s'écrie-t-on de toute part.

— Il y a déjà plusieurs jours que cette idée m'était venue, dit madame Pantalon.

— Moi, j'y songeais depuis longtemps, dit madame Bouche-trou.

— Moi, je voulais vous en parler hier, et puis cela m'est sorti de la tête!

— Moi, j'ai voulu vingt fois vous le proposer!...

— Moi également!...

— Moi aussi!...

— Très-bien, mesdames! répond Paolina d'un air sardonique. Vous

avez ou toutes les mêmes idées que moi... je suis vraiment flattée de me rencontrer ainsi avec vous. Vous me rappelez cet individu devant lequel on vantait Voltaire et qui disait: «Belle malice! votre Voltaire a écrit tout ce que je pensais.»

— Pas de mots piquants! dit Cézarine. Paolina, c'est vous qui la première avez proposé de faire un journal; c'est donc à vous qu'en revient tout l'honneur. Occupons-nous sur-le-champ de mettre cette idée à exécution. Voyons, mesdames, il est bien entendu d'abord que nous y travaillerons toutes.

— Oui, oui, toutes!

— Ce sera d'ailleurs un plaisir.

— Le journal paraîtra-t-il tous les jours?

— Oh! non, ce serait trop de travail pour nous... il sera hebdomadaire...

— Qu'est-ce que cela veut dire? demande madame Boulard.

— Cela veut dire qu'il paraîtra une fois par semaine.

— Très-bien!

— Ne faudrait-il pas que chacune de nous dise quelle partie elle voudra traiter, afin que plusieurs articles ne se ressemblent pas?

— C'est juste...

— Il faut que chacune choisisse son sujet.

— Nous pourrions parler de tout, n'est-ce?

— Mais à peu près. Voyons, madame Flambard, quel sujet voulez-vous traiter?

— Moi, je parlerai politique.

— Impossible, nous ne pouvons pas parler politique, il faudrait verser un cautionnement. C'est trop.

Diable! c'est dommage; j'avais cependant de belles choses à proposer à plusieurs gouvernements!

— Vous les garderez pour une autre occasion, ça peut se retrouver.

— Si vous me défendez la politique, je vais me jeter dans la marine... je parlerai de la pêche.

— Moi, je parlerai de la chasse.

— Je ne vois pas quel rapport

tout cela peut avoir avec la société que nous voulons fonder. N'importe ! continuons : vous, madame Grassouillet ?

—Je ferai les articles de modes !

—Mais il y a déjà plusieurs journaux de modes, rédigés par des femmes... ce sera des redites !

—Vous plaisantez ! avec les femmes on ne parle jamais trop de modes ! c'est indispensable, au contraire.

—Soit !... passons à une autre. Vous, madame Vespuce ?

—Moi, j'écrirai un roman à la manière anglaise.

—Très-bien. Et madame Du-tonneau ?

—Je parlerai de la graisse...

—La Grèce... Ah ! vous traitez l'histoire grecque ?

—Mais pas du tout, je parlerai de la graisse, de l'embonpoint, de l'avantage qu'il y a pour les femmes à devenir potelées, dodues, en prenant des années.

—Ceci est une question, madame, s'écrie la sèche Olympiade... Moi, je prétends, au contraire, qu'une femme conserve bien plus longtemps sa jeunesse quand elle est mince et fluette, que lorsqu'elle s'arrondit au point qu'on ne lui voit plus de taille !...

—Madame, j'ai souvent entendu mon mari dire que la chair était préférable aux os.

—Madame, je me moque de l'opinion de votre mari ; il me semble qu'il est fort déplacé de venir ici nous citer l'opinion de ces messieurs.

—Assez, mesdames, assez ! s'écrie Cézarine ; n'envoyons pas la question. L'une vantera la graisse, et l'autre la maigreur. Passons à d'autres.

Alors ce fut à chacune des indépendantes de choisir sa spécialité.

—Moi, je traiterai de la musique.

—Moi, de la peinture.

—Moi, dit madame Boulard, des grands progrès que les coiffeurs ont faits depuis quelque temps dans l'art de friser les cheveux.

—Tout cela est bien futile, mesdames, et n'a guère de rapport avec les idées nouvelles que nous voulons émettre touchant les capacités de notre sexe !

—Nous y arriverons par un détour.

—Espérons-le !

—Moi, je sais parfaitement faire les confitures, j'en indiquerai les recettes.

—O ma chère amie, je vous en prie, ne parlons pas de confitures, cela sort trop de la question.

—Moi, je parlerai du ridicule de ces hommes qui portent des corsets.

—Très-bien, ceci !

—Ils vous répondront que vous mettez bien des pantalons.

—Si nous mettons des pantalons, c'est par pudeur, par décence ; tandis que les hommes qui mettent des corsets, c'est par pure coquetterie, et pour tacher de caeler leur bedaine.

## LE GROGNARD.

MONTREAL, 26 Mai 1883.

Nous prions nos abonnés rétrodataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

## CURIOSITÉ LITTÉRAIRE.

Il y a quelques semaines, nous publions sous ce titre, une lettre d'un certain typographe, qu'un ami nous avait passée ; un autre ami nous transmet la suivante, du même individu, que nous donnons comme modèle de style épistolaire à ceux qui désirent laisser leurs noms à la postérité dans ce genre de littérature ; lisez bien, c'est textuel, l'orthographe même y est scrupuleusement respectée.

Worcester Mass ! le 7 Fév. 1883

"Cher Ami,

"Il y a longtemps que je n'ai pas eu un moment de loisir pour à *seul fin* de trouver quelques heures agréables pour t'écrire quelques mots de consolation et d'encouragement de nos vieilles amours et amitiés, autrefois me rappelant toujours de nos charmantes assemblées et réunions de famille, pour prendre part inergiquement avec courage et plein de dévouement, aux habiles amusements de notre brave et intelligente jeunesse, ayant été souvent coquet et trompeur dans mes plaisirs de mon enfance, je n'ai pas encore mit en oubli mon cœur et mon doux naturel pour le lieu délicat et noble de mon doux et aimable sol qui m'a vu croître et naître au sein d'une brave et honnête race canadienne française au Canada, qui mérite spécialement l'attention d'une aimable et souriante «bienvenue».

"Tu repose en ta mémoire ton aimable et gracieux sol qui t'a vu naître «P... H... D...», en retour de ton souvenir plein d'attrait de charme et beauté, t'accorde «Santé ! Prospérité et Bonheur», en mémoire encore que je veux te faire rappeler avec sénérité et bonne foi, ces attrayantes devises qui se met-tre jamais en oubli. — «Oh Canada mon Pays et mes Amours», que nous avons constamment présente à l'esprit comme dans mon cœur, jour et nuit gémissant et pleurant, regrettant beaucoup de ce que j'ai par derrière moi qui dors en silence muet et sourd comme une montagne mystérieuse et incompréhensible. Cependant je laisse à la Providence la délibération de

«ces causes là, à elle seule qui pourra toujours me dire la vérité chaque fois que je la lui demanderez, pour apaiser ma colère, ma misère et mes chagrins. Cher ami, j'ose croire et espère que là haut un jour nous aurons la pleine et entière liberté de se voir et de se réconcilier, — avec joie plaisir et bonheur, je m'en nuit beaucoup dans ce paysage infâme et captif, les Etats-Unis ne sont pas faits pour être gentils, affable et noble, pour l'adoucissement et l'affranchissement des mœurs de notre intelligente et brave race canadienne française, nous vivons sur un sol flottant et égoïsme accompagné de scènes scandaleuses et honteuses, par ivrognerie avérée et comfit, chant, danse inconvenante et ridicule, en un mot une foule de prosélyte et imbécillité de chose incompréhensible et mystérieuse, immoralité sans comble ni mesure. Je t'assure que si j'ai une chance cette année à prendre au Canada, je ne serai pas lent à me la procurer instantanément ce printemps, pour pratiquer comme par le passé de l'art de la typographie. Ça coûte extraordinairement cher dans Worcester pour vivre largement et abondamment dans toute nos aise et liberté, comme en Canada, nous vivons tous jours tant bien que mal, mais toute notre argent y passent de ce que nous avons fait dans notre semaine. Inutile d'y penser à y faire des vieux os de «Castor Noire», payez plus cher encore, certain le poil nous tombe et les dents, «Notre chien est mort», soyez bien convaincu. Je doit t'avoir appris la nouvelle que je me suis marié, ma femme est une canadienne âgée de 27 ans, qui fait ma joie et mon bonheur dans ce monde ici, «Changeux comme un merle bleu»

Ton ami

P. D.

"P. S. Cher Ami. Voudra tu bien me faire le plaisir de m'envoyer l'extrait de mon baptême ensuite de ma communion et de ma confirmation, en allant dans les quelques heures d'exercice et de repos demander au Rév. Mr. H... à son presbytère ces précieux souvenirs que je tiens à avoir pour mémoire pendant mon séjour que Dieu me réserve encore court on long durant ma vie. Je lui ai écrit déjà pour le même sujet, il m'a répondu que seulement pour l'extrait de mon baptême, il me chargeait 50 centins, à l'exception du reste que je désire avoir pour ma Communion et Confirmation, pour savoir en quelle date et quelle mois et quelle année j'ai fait ma première communion et j'ai été confirmé. Fait tout ce qui est dans la possibilité de faire en ma faveur, pour obtenir un fameux résultat. Et pour le coût de dépense pour les avoir, tu m'en diras quelques mots dans ta lettre. Moi je t'embourserez, en argent la valeur."

"Demande donc à Denis L... quelle est le nom du typographe

qui a travaillé à l'imprimerie dans son temps, qui était un jeune Martel, qui a fait son apprentissage à L'union des Cantons de l'Est et qui est son nom de baptême. Envoie moi quelques bon morceaux de littérature ou chronique ou poésie canadienne, je les ferai publier dans le Courrier de Worcester. Excuse moi, je demeure en te serrant la main bien cordialement en véritable estime, respect et amours. Et ainsi avec joie et contentement."

Ton dévoué ami

P. D.

Eh bien, qu'on dites vous lecteurs ? N'est-ce pas, qu'à l'impatience que l'auteur de la lettre ci-dessus manifeste pour obtenir un extrait de sa Confirmation, on serait porté à croire qu'il doute d'avoir reçu le *Saint-Esprit* ?

## HISTOIRE SIMPLE.

Elle vivait avec ses parents, la mère aveugle, le père paralytique, presque en enfance. Avant leurs malheurs, ils avaient connus de bons jours, et Lisette — Elisabeth étant trop long — savait tout ce qu'on apprend dans les pensionnats.

Maintenant, elle travaillait pour un magasin de lingerie, elle mettait des poignets à des chemises, ourlait des draps ; mais l'ouvrage manquait souvent, parce que dans la ville toute petite où se passe cette histoire on achète du linge lorsqu'on se marie, et il dure jusqu'à la mort.

Elle approchait de sa trentième année ; c'était une créature pâle et délicate avec des bandeaux de cheveux noirs lissés sur un front bas ; touchée par un rayon de bonheur, elle eût pu être jolie ; mais il restait peu de la femme dans cet être italié, à la poitrine plate, aux yeux ternis par la couture à la lumière, et dont une robe de laine dessinait la maladive minceur.

Elle cousait à la fenêtre, dans une petite salle basse donnant sur une rue où le soleil ne pénétrait jamais ; de tout le jour ses doigts ne quittaient l'aiguille que pour courir à l'appel des deux vieux dont on entendait les plaintes irritées ; puis, avec des gestes d'automate, elle venait se rasseoir dans sa pose éternelle de couturière, près de cette croisée qui s'ouvrait seulement dans les beaux jours.

L'été passait, puis l'hiver ; le printemps ramenait la floraison tendre ! Parfois elle songeait qu'un peu plus loin, dans la campagne, il devait y avoir des arbres verts, les pommiers étalaient leurs fleurs rosées, le soleil éclairait tout cet enchantement ! Mais elle ne verrait rien, jamais rien ; une larme descendait lentement sur sa joue blanche, et comme compensation à des bonheurs auxquels elle ne pouvait atteindre, elle allait embrasser l'aveugle sur ses yeux vidés, et caressait de ses doigts abimés par les piqûres de l'aiguille la tête chauve du paralytique.

Mais ils grognaient, n'aimant pas à être dérangés, et la mère criait contre la paresseuse qui prenait des prétextes pour quitter son travail.

Elle s'en retournait à la fenêtre un peu plus froide et un peu plus pâle et recommençait à coudre, les lèvres serrées !

\* \* \*

Une fois, il arriva un incident qui bouleversa la vie de Lisette : c'était un joli jour de mai, un morceau du ciel faisait un grand tour bleu au dessus des toits, on devinait une gerbe de soleil derrière les maisons noires.

Soudain, elle entendit un bruit d'éperons à quelques pas, et levant la tête, elle aperçut un officier qui la regardait.

Elle rougit et se recula vivement dans le fond de la chambre ; l'officier s'éloigna.

Elle reprit son ouvrage songeuse, ayant honte du mouvement qui l'avait fait fuir.

Le lendemain, le jeune homme, un lieutenant de chasseurs, passa encore, cette fois il la salua ; rougo comme le feu, elle inclina la tête mais ne quitta pas la fenêtre.

Ce fut ainsi pendant toute une semaine, puis, un matin, elle trouva un gros bouquet de fleurs des champs sur l'appui de la croisée.

Elle eut un battement de cœur qui faillit l'étouffer, et dans la journée, quand il parut, d'un geste coquet, féminin, elle lui montra son corsage garni de bluets et de marguerites.

Alors il s'approcha et ils se dirent quelques mots ; ils causaient bien bas pour ne pas éveiller les parents qui sommeillaient. Elle raconta sa triste vie, ses espérances mortes, les jours pesant si lourdement sur sa pauvreté ; elle parla aussi de ceux qu'elle aimait, de ces deux vieillards dont elle était le soutien ; lui, il raconta qu'orphelin, son enfance avait été douloureuse, il se trouvait bien seul dans cette vie de garnison, ne pouvant se fixer nulle part ; son régiment était depuis trois semaines dans la ville et on parlait déjà de repartir.

Elle devint pâle, il s'en aperçut et il lui dit qu'il l'aimait ! elle ferma les yeux comme prise par un bonheur trop fort, et laissa prendre un baiser sur ses lèvres ; elle l'aimait aussi.

Alors, les mains unies, ils se confièrent leur vie avec le ravissement chaste de deux êtres qui ont souffert ; ils avaient enfin leur tour de joie, des deshérités !

\* \* \*

Une après-midi, elle laissa les vieillards à une voisine, et prétextant une commande pressée, elle s'envola le retrouver.

Elle marchait belle et charmante, ses yeux bleus où passaient des flammes faisaient plus sombres encore ses cheveux si noirs ; les fossettes apparaissaient sur les lèvres redevenues rouges, et la femme qui venait de naître, transfigurée, un peu inquiète de cette métamorphose, sentait couler dans ses veines un sang jeune

et chaud qui faisait bondir son cœur et mettait des ardeurs dans ses sons éveillés.

Ils allèrent dans la campagne, là où jadis s'envolaient ses rêves; elle foulait l'herbe verte au bras de celui qu'elle aimait. Les oiseaux chantaient, les papillons bleus rasaient les haies d'aubépines; la nature donnant une fête en l'honneur de ce jour béni.

Elle marchait enivrée, la tête sur l'épaule de son ami, ses mains prises dans les siennes; elle ne se souvenait plus du tout d'avoir été malheureuse; elle riait d'un rire de fillette, sentant la vie si bonne!

— Il faudra nous marier bien vite, mon aimée, disait-il, mon régiment va partir, avez-vous parlé à votre mère?

— Non, répondit-elle, et son visage s'assombrit; vous savez, ils sont un peu jaloux de mon affection, puis je crains que cela leur coûte beaucoup de quitter cette ville où ils sont depuis longtemps.

Le jeune homme s'arrêta surpris.

— Mais ne savez-vous donc pas que nous ne pouvons les emmener? Il me semblait vous l'avoir dit, Lisette; je ne possède rien en ce monde que ma soldé, vous n'avez pas de fortune, il nous est impossible de nous charger d'eux.

— Et que deviendront-ils sans moi? dit-elle d'une voix changée, voyant tout s'écrouler autour d'elle.

— La voisine les soignera; nous leur viendrons en aide, vous les reverrez...

Elle était devenue pâle comme une morte.

— Je ne puis les abandonner, ils mourraient sans mes soins auxquels ils sont habitués.

— C'est impossible, répétait-il, mais je puis les faire entrer dans un hospice.

Elle eut un geste douloureux et il n'insista pas.

Ils restèrent sans parler.

— Rentrons, dit-elle, avec un désespoir tranquille, tout est fini, il faut nous oublier.

\*\*\*

Quelques jours après, le régiment quitta la ville; ni prières, ni supplications ne purent fléchir la résolution de Lisette; elle était redevenue la vieille fille taciturne et blême, qui cousait à la fenêtre, avec des yeux mornes, un teint de cire jaunie.

Quand les clairons retentirent au loin annonçant le départ des soldats, elle fit entendre un gémissement sourd, et jetant loin d'elle son ouvrage, elle alla s'agenouiller devant l'avougle.

— Maman, ma chère maman dit-elle, les mains jointes, dis-moi que tu m'aimes bien, que tu es contente de m'avoir près de toi.

— Laisse-moi donc tranquille, répondit la vieille femme dérangée dans son sommeil, que signifient ces comédies-là maintenant? tu ferais bien mieux de me donner mon café.

Elle se releva, regardant autour d'elle avec égarement, et avisant un crucifix pendu à la muraille, elle se jeta à genoux brisée de sanglots; tondant les

bras à l'image.

Et dans la nuit qui descendait, mouraient les notes claires des trompettes; puis le grand silence se refit!

JEANNE-THILDA.

### DECOUVERTE DU SIECLE DERNIER.

En 1809, Fulton a pris la première patente pour l'invention des bateaux à vapeur.

Les premiers steamers qui ont commencé à voyager régulièrement entre l'Amérique et l'Europe sont le "Sirius" et le "Great Western," en 1830.

On a commencé à se servir du gaz à éclairage en 1802.

En 1812, les rues de Londres furent pour la première fois éclairées au gaz.

En 1813 il fut construit à Waltham, Mass., un moulin que l'on croit avoir été le premier du monde ayant toutes les conditions pour fabriquer des tissus en cotons avec le coton brut.

En 1790, il n'y avait que 25 bureaux de poste aux Etats-Unis et jusqu'en 1837, il fallait payer 25 cents pour envoyer une lettre à plus de 400 milles.

En 1807, les horloges en bois commencèrent à être fabriquées au moyen de machines.

Vers l'année 1833, fut construit aux Etats-Unis le premier chemin de fer, d'une longueur peu considérable.

En 1840, Daguerre inventa la photographie.

En 1836, fut accordé la première patente pour la fabrication des allumettes.

Le premier télégramme fut envoyé en 1845.

Les plumes d'acier devinrent en usage en 1803.

La première moissonneuse fut

construite en 1833.

En 1846, Elias Howe obtint une patente pour sa machine à coudre.

### LES SYMPTOMES DE LA RAGE CHEZ LE CHAT.

On connaît généralement les symptômes de la rage chez les chiens, mais ceux de la rage chez le chat à sa période initiale nous sont infiniment moins familiers. Il y a donc intérêt à en écrire les principaux.

D'abord, il convient de se méfier beaucoup d'un chat qu'on voit devenir tout à coup triste, inquiet, sombre, se livrer à des mouvements sans cause et témoigner par là, ainsi que par l'expression de sa physionomie, de quelque chose d'insolite.

Le savant professeur H. Bouloy, qui formule ce conseil dit, que, pour sa part, il ne lui a jamais été donné d'observer la rage de chat qu'à sa période furieuse et qu'alors la nature de tigre du félin domestique se réveille. Ses grands yeux deviennent fulgurants et expriment une indicible férocité.

Rien d'effrayant comme un chat enragé dans une cage d'école vétérinaire. Il a la gueule béante et baveuse, le dos en arc, la queue battant les flancs; ses griffes sorties et tondues rendent sa marche difficile; elles s'accrochent au plancher et y laissent leur empreinte.

Lorsqu'on se présente devant lui, l'animal s'élance vers vous d'un seul bond, aussi élevé que la hauteur de sa cage et visant manifestement votre figure, car c'est toujours à cette partie qu'il s'attaque de préférence, lorsque, libre, il obéit aux impulsions de la rage.

Le chat enragé ne connaît plus de maître. Plutôt apprivoisé que profondément domestique, il retrouve alors toute la férocité de ses instincts, et il s'y abandonne complètement. En cela, comme en tant d'autres choses, il est donc bien différent du chien, qui trouve assez longtemps dans l'affection qu'il porte à ses maîtres la force de dominer cette férocité d'instincts que l'état rabique a fatalement développée en lui.

### BADINAGES.

Enlèvement à l'américaine.

Lui. — Dépêchons-nous! La voiture attend et votre mari peut arriver d'un moment à l'autre!

Elle. — Oui... attendez que je retire mes bagues, mes boucles d'oreille, mes brascelets, que je n'emporte rien de ce que je tiens de cet homme!

(Elle défait fiévreusement ses bijoux.)

Lui. — C'est fini?

Elle. — Je dois oublier encore quelque chose. Ah oui! Mon ratelier monté en or!

[Elle le retire et le jette sur un guéridon.]

— A toi, maintenant!

Calino s'est marié — et l'esprit de sa femme vaut le sien.

L'autre jour, par un temps de froidure et de neige, elle observait (douce créature!) un petit oiseau, à demi mort de faim, qui trottnait dans la neige, cherchant quelque graine et quelque mie de pain...

— Anatole, dit-elle en se tournant vers son mari — viens donc voir cette hirondelle.

Ça? dit Anatole, mais... ce n'est pas une hirondelle, c'est un pierrot.



SUR LE GRIL DE ST. LAURENT.

Mercier à Beaubien et à Descarries: Chauffez, chauffez, nous en avons pour longtemps. Il vient de me dire qu'il y passera un mois.

Et il expliqua compondieusement à madame son épouse, que les hirondelles ont cette coutume invariable et sage d'émigrer pendant la saison rigoureuse vers des climats plus doux que les nôtres.

— Ah! oui, répondit Célestino Calino, — je n'y songeais plus, c'est comme les mouches.

## MUSIQUE NOUVELLE

### MUSIQUE VOCALE

L'oiseau Mouche chite.....	25
E. LAVIGNE.	
Puisque j'ai mis ma lèvres.....	30
E. LAVIGNE.	
Dans le bois .....	30
E. LAVIGNE.	
Aubade familière .....	25
LACOME.	
Endors-toi ?... ..	40
SCUDERI.	
Le Régiment de Sambre et Meuse	
Planquette .....	30
Romance du baiser (Mascotte) .....	25
AUDRAN.	

### MUSIQUE INSTRUMENTALE

#### PIANO SOLO

PAOLO GIORZA, Polka .....	
(Immense succès moyenno difficulté.)	
CHEVAU — LEGERS — QUADRILLE.....	50
(joué avec beaucoup de succès par la musique de la cité)	

Expédié Franco sur réception du prix marqué en timbres-postes de 1 centin du Canada ou des Etats-Unis.

## LAVIGNE & LAJOIE

265

Rue Notre-Dame, Montreal

Pianos et instruments de musique de toutes sortes.

Seuls agents pour les Célèbres

PIANOS SOHMEA qui ont comporté les 2 premiers premiers prix à l'Exposition de 1882.

Montréal 12 Nov. — n. o.

## LA BONNE BOUCHE.

Si vous voulez économiser votre argent tout en ayant sur votre table les plus belles viandes des abattoirs, les primeurs des saisons, poisson frais, légumes charcuterie, etc., vous ne pouvez faire autrement que de donner vos commandes à l'étal privé de Charles Mounior, qui se contente tous jours d'un profit raisonnable et fait une concurrence loyale aux grands marchés.

C'est au coin de la Côté St. Lambert et de la rue Craig.

## FEUTRES, PULLOVERS

—ooo—

Venant d'être reçus de New-York un assortiment des plus complets et des plus variées de feutres, pullovers dans les derniers styles.

### DÉFI

La maison populaire de O. Robert, coin des rues St. Laurent et Vitre, défie par les présentes, n'importe quel chapelier de Montréal d'avoir aujourd'hui un plus beau stock que le sien.

Prix toujours modérés.

L'ABRAHAM AMERICAIN.

Un président du village de Pocasset, Massachusetts, nommé Charles Freeman, qui avait perdu l'esprit en conséquence de son association avec une secte de fanatiques religieux, égorga sa petite fille il y a quatre ans. Il était convaincu que ce sacrifice lui était demandé par Dieu, et il n'hésita d'autant moins à l'accomplir que dans sa pensée le Père Éternel voulait peut-être simplement mettre sa foi à l'épreuve et se réservait d'arrêter son bras au dernier moment, comme il arrêta jadis celui d'Abraham levé sur Isaac. Mais il n'y eut pas d'interposition divine, et le père immola son enfant. Il fut arrêté, et son interrogatoire ayant pleinement démontré qu'il était atteint de démence religieuse on le plaça dans un asile d'aliénés, à Danvers. Il en a été extrait avant-hier, pour comparaître devant la cour suprême, à Barnstable à la requête d'un homme de loi demandant sa relaxation de l'asile, par le motif qu'il était entièrement guéri. Freeman a déposé comme il suit, d'une voix si émue qu'il a été obligé de s'arrêter à diverses reprises :

« J'étais fou il y a quatre ans. Je me souviens d'avoir été conduit en prison et incarcéré. Je regarde le crime que j'ai commis comme le plus atroce qui ait jamais été perpétré, mais je crois que personne on est responsable. Je n'ai jamais prié pour la foi d'Abraham, et je n'ai jamais aspiré à devenir plus grand que je ne le suis. Je ne désire pas retourner à Pocasset; je ne visiterai plus ce village. Que je sois en liberté ou non, mon intention est de mener une existence honnête. Les principaux événements de ma vie jusqu'au jour de la tragédie sont clairement gravés dans ma mémoire. C'est en 1878 que pour la première fois de ma vie j'ai demandé des prières; c'est alors pour la première fois que "j'ai eu une expérience" en religion. J'apprécie aujourd'hui la grande calamité dont j'ai été frappé, ainsi que mes anciens associés. »

Quatre médecins qui ont examiné la condition mentale de l'ex-aliéné, déposent qu'il est maintenant sain d'esprit, et comme il n'est pas adonné aux boissons alcooliques une rechute est peu probable, mais à condition de se tenir rigoureusement à l'écart de toutes organisations religieuses. Après l'audition des témoins, la cour déclare que Charles Freeman est sain d'esprit, et le greffier donne lecture de l'acte d'accusation pour meurtre. Le prévenu annonce qu'il plaidera non-coupable, et la cour ordonne son transfert de l'asile des aliénés dans la prison de Barnstable.

UN ENFANT QUI A DEUX LANGUES.

Un de ces événements qu'on signale seulement aux États-Unis, vient d'avoir lieu à Newton, New-

Jersey. Toutes les commères en parlent et longtemps encore il fera le sujet de toutes les conversations. La femme de James Thompson, demeurant No. 380 South Warren street, nous donne l'adresse exacte pour qu'on ne nous accuse pas de plaisanterie, vient de mettre au monde un enfant du sexe féminin possédant DEUX LANGUES! La mère et l'enfant se portent bien. Deux langues! Nous adressons à l'avance nos plus sincères condoléances à l'époux qui aura le bonheur... Deux langues!... quand, avec une déjà... Grâce, ô mon Dieu!

BADINAGES.

Z... est remisier. C'est un excellent garçon qui a le tort de se familiariser trop promptement.

Cn vous le présente aujourd'hui; demain, il vous appellera « mon cher ami », et après-demain il vous tutoiera.

Le marquis de..., qui avait employé plusieurs fois ce joyeux boursier, voulut lui laisser quelques ordres avant de partir pour Monaco.

— Acheter tant..., vendre tant... et cætera.

Le marquis ajouta : — Dès que vous aurez fait quelque chose vous m'écrirez!

— Très-bien, dit le boursier en tirant son calepin, quel est votre petit nom?

— Savez-vous comment va le conseiller Z...?

— Mais je ne sache pas qu'il soit malade.

— Je n'en jurerais pas, car il a depuis quelque temps, à l'audience, des insomnies qui m'inquiètent!

Liszt est non-seulement un grand musicien, mais aussi un homme d'esprit qui ne dédaigne pas le mot.

On lui parlait l'autre soir d'un pianiste qui, sous prétexte de concerts de bienfaisance multipliés, se fait faire des réclames et placarde des affiches de tous côtés.

— A-t-il oui ou non du talent? demandait-on à Liszt.

— Quel homme charitable que ce pianiste, répondit-il en souriant, c'est bien de lui qu'on peut dire de toutes manières que sa main droite ne sait pas ce que fait sa main gauche!

Mme M... a une corboille de fruits qui, toute la saison, a décoré sa table; elle est tellement haut placée, qu'elle défie les bras les plus longs. L'avarice de la maîtresse de la maison dormait tranquille, lorsque hier un grand auteur dramatique parvint — Dieu sait comment! — à soustraire à l'étalage une poire qui, en un clin d'œil, fut coupée en deux.

La dame s'évanouit. — Qu'est-ce? fit Dumas fils. — Rien, répondit le maître de

maison: une vieille amie qui nous quitte!

— Pourquoi ne donnez-vous jamais un sou à un pauvre diable? demandait-on à un avare.

— Parce que l'Evangile a dit: « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit... » Eh! bien, moi, je ne voudrais pas qu'on me fit l'aumône!

Une célèbre actrice a repoussé le baron de S... sous prétexte qu'il est trop gentilhomme.

Tout le monde n'est pas prince! Le baron a l'air de bien prendre à chose, et présente le lendemain, l'amoureuse des couronnes fermées, un prince en *hausen* quelconque, qui en douze heures fait tout le chemin possible.

Le lendemain revient le baron. — Où est votre ami? demanda-t-elle.

— En bas.

— Pourquoi ne monte-t-il pas?

— Il n'ose.

— Quelle folie! appelez-le donc.

Le baron ouvre la fenêtre:

— Joan, crie-t-ii, montez!

Jean se présente. C'était le cocher.

Tableau!

M. X... arrive, l'autre soir, à son cercle, avec une large tache de vin sur sa chemise, en pleine poitrine.

Quelqu'un la lui ayant fait remarquer, loin de paraître contrarié de cet accident, notre homme se pose sur les haunches, et passant les pouces dans les entournures de son gilet:

— Château-margaux, dit-il avec une nuance d'orgueil, château-margaux 58!

M. de X... — beaucoup d'étoiles — écrit dernièrement à un de ses amis que sa femme s'est l'aisée tomber dans la petite rivière de... qui traverse sa propriété de Brie; qu'il l'en a retirée à grand-peine, et que, par suite de ce fâcheux événement, les jours de celle-ci ont été en grand péril.

Grâce à Dieu, pourtant elle est hors de danger.

A cette élégiaque missive la réponse ne se fait pas attendre; elle arrive au château de M. de X..., où, en l'absence de ce dernier, elle est remise à madame. Celle-ci, reconnaissant l'écriture d'un ami de son mari, rompt le cachet et lit:

« Mon cher X..., je te l'avais bien dit: il n'y a pas assez d'eau dans ta rivière. »

On juge de sa surprise. Mme X... a-t-elle pardonné? J'en doute!

Le docteur Z... est toujours safo pour faire croire qu'il est savant.

— Vous devriez faire dégraisser votre redingote, lui disait un jour la malheureuse qui porte son

nom. — Bah! fait l'indécrottable animal, c'est tout d'une pièce, ça ne se voit pas, on dirait une étoffe... Un jour, j'ai voulu me nettoyer, je me suis fait une grande de propreté...

BAR A VENDRE

A vendre fournitures de Bar de 1ère classe, à prix très réduit. S'adresser au No. 172 rue St. Laurent.

RESTAURANT ALICE

J. A. RENAUD, PROP. COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique. 3 Fev.

IMPRIMERIE

DE W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que: Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

- En-Tête de lettres,
- En-Tête de comptes,
- Lettres Funéraires.
- Cartes d'affaires,
- Cartes de visites,
- Billots de Concerts
- Circulaires,
- Programmes,
- Catalogues,
- Factums,
- Pamphlets,
- Affiches,
- Chéquos, etc

LE TOUT Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS. Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL 25 RUE STE-THERESE 25 Coin de la rue St. Gabriel MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tonue par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Sté. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.

MONSIEUR,

Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSE, Ecr., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU, forgeron, ET SON ÉPOUSE, 4 Rue Perthuis Montréal, 9 avril 1881.